

DAVID ROCHEFORT

**Nous qui
restons vivants**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

LA PARESSE ET L'OUBLI, *roman*, 2010.

LE POINT DE SCHELLING, *roman*, 2017.

NOUS QUI RESTONS VIVANTS

DAVID ROCHEFORT

NOUS QUI
RESTONS VIVANTS

roman

nrf

GALLIMARD

La possibilité de telles heures ne renaîtra jamais pour moi. Mais depuis peu de temps, je recommence à très bien percevoir, si je prête l'oreille, les sanglots que j'eus la force de contenir devant mon père et qui n'éclatèrent que quand je me retrouvai seul avec maman. En réalité ils n'ont jamais cessé ; et c'est seulement parce que la vie se tait maintenant davantage autour de moi que je les entends de nouveau, comme ces cloches de couvents que couvrent si bien les bruits de la ville pendant le jour qu'on les croirait arrêtées mais qui se remettent à sonner dans le silence du soir.

MARCEL PROUST, *Du côté de chez Swann*

Je n'ai jamais rien désiré d'autre que de me tenir sous le soleil ou sous la pluie –
Sous le soleil quand il faisait soleil
Et sous la pluie quand la pluie tombait
(Et jamais le contraire),
Sentir la chaleur et le froid et le vent,
Et ne pas aller au-delà.

FERNANDO PESSOA,

« Si je meurs jeune... », *Poèmes désassemblés*

I. *Commencent les ennuis / Magie noire*

C'est un projet somme toute déraisonnable que de vouloir faire parler les fantômes, réveiller les disparus. Surtout, c'est un projet qui ne peut m'apporter que des ennuis, je le sais bien. Bien sûr, tout aurait été plus simple si Sacha aussi était mort, si Olga aussi était morte. Ils seraient tous figés dans leurs destins, immuables, et je pourrais écrire confortablement à leur sujet, raconter ce qu'avait été la vie de Vadim, essayer de comprendre pourquoi son décès m'a bouleversé, me livrer à une petite autopsie bien propre. Je pourrais affecter le même air détaché que celui qu'observerait avec moi le docteur, quand le Caporal me conduisait à l'infirmerie, avant de me tendre un sucre à la menthe. Je pourrais m'y consacrer comme Swann essaie de rédiger son étude sur Vermeer, à la façon d'un loisir un peu gratuit.

Mais il y a les vivants, ceux qui restent, et on ne peut pas les ignorer. Et tant qu'il y a des vivants, il y a la possibilité de la haine. Alors, sitôt qu'il y a les vivants, la possibilité de la haine, l'écriture devient plus lourde, plus pesante qu'elle n'aurait dû l'être – dépassée par ses propres conséquences,

en quelque sorte. J'ai lutté pour ne pas écrire, pour ne pas me souvenir, avant de m'y résoudre. De quelles satisfactions presque obscènes est-ce que j'espère jouir en me livrant de la sorte ? Quelles confusions secrètes est-ce que j'essaie de débrouiller ?

★

Pendant longtemps, le plus grand des scandales, la plus grande des profanations, a consisté à faire revenir les morts, à présenter au public ceux qui n'étaient plus de ce monde. En 1646, dans son traité *Ars magna lucis et umbræ*, le jésuite Athanasius Kircher dévoile sa machine parastatique. Celle-ci possède des qualités proprement incroyables – et, pour tout dire, diaboliques. Grâce à elle, une chose peut littéralement apparaître « à côté d'elle-même », se trouver là où elle n'est pas, là où elle ne devrait pas être. Il suffit par exemple de glisser une image dans cette machine et, à travers un mécanisme complexe, des ombres agrandies, gigantesques, sont projetées sur les murs. Et quelle image choisit alors Kircher pour illustrer cette présence-absence ? Celle d'une figure diabolique, effrayante, avec cornes et fourche. Dans cette projection d'ombre, le petit apparaît comme immense, provoquant un effet de sidération sur les foules. Kircher n'est pas naïf, et il a un but précis : évangéliser les campagnes. Il dit : « Pour croire en dieu, il suffit de le voir. » Et pour avoir peur du diable, il suffit de le voir, ajouterais-je. Ou, pétrifié, de fixer son ombre, agitée par un marionnettiste plus ou moins bien intentionné.

Et moi, est-ce que j'agis différemment en écrivant sur un mort, un mort que j'ai somme toute si peu connu ? Est-ce

que je ne suis pas en train d'offrir le spectacle de son absence, de manipuler une statuette microscopique afin d'agiter des ombres géantes? Écrire sur les morts, qu'est-ce que c'est sinon les faire apparaître à côté d'eux-mêmes, mille fois grossis, jeter en pâture le spectacle obscène de leur absence?

En toute logique, il faudrait donc s'en dispenser, rester dans l'ombre, silencieux. Mais les morts parlent, nous font signe. Ils finissent toujours par revenir, et il est inutile de vouloir résister.

★

J'avais l'intention d'évoquer Vadim et me voilà en train de parler du diable... Je veux rendre vie à Vadim et je ne sais par où commencer. Je me retourne, je prends une bouteille qui traîne et j'avale goulûment quelques lampées, profitant de ma solitude en cette froide matinée. Posés par terre au pied du lit sur lequel j'écris, les quelques livres que j'ai réussi à conserver, à arracher à la rage de Maïa : de la poésie, des romans – et puis des brochures, vestiges d'un temps où je côtoyais un éditeur d'ouvrages ésotériques aussi. Je n'ai plus de raison d'aller au travail et Maïa est partie je ne sais où – je n'ai pas osé lui poser la question. Je sais qu'elle était avec Ilias, et je suppose donc qu'il est guéri, qu'elle l'a conduit à l'école. Le souvenir des événements de la veille, de cette journée dont je ne mesure pas encore tout à fait les conséquences, est encore frais, les visages encore présents à ma mémoire. Si les traits de Vadim se sont estompés depuis bien longtemps, s'il n'est plus qu'une idée vague de mon passé, ceux d'Olga et de

Sacha en revanche, déformés par le temps, bouffis, ridés, sont revenus me hanter, et ce sont toutes ces ombres dansantes que j'entends maladroitement figer.

2. *Gros caillou – enfance*

Longtemps, je n'ai pensé à rien. Je ne souhaitais rien, je n'avais pas la moindre ambition, si ce n'est de prendre sur Terre la place d'un caillou, d'une racine d'arbre ou de l'enfant muet de parents inconnus. Je n'avais pas d'autre ambition que de rester « sous le soleil quand il faisait soleil et sous la pluie quand la pluie tombait ».

Je patientais ainsi, ni heureux ni malheureux, dans un univers sans mouvement, sans origine et sans but, seul et silencieux. Et puis il fallut bouger. Ce fut long et ce fut douloureux. Et puis m'arrivèrent des événements, des historiettes, des séries d'anecdotes, joyeuses ou tristes, de celles qu'on raconte ou qu'on se raconte et qui, mises bout à bout, finissent par constituer des souvenirs, des traces, une existence. Et à mon tour, sans l'avoir jamais voulu, voilà que je m'étais trouvé lancé dans le monde.

3. *À propos d'un parc*

Je ne parviens pas à fixer mes souvenirs, je m'agite. Des images de mon enfance remontent à la surface, infiniment lourdes. Je ne me rappelle que les lieux. Il y avait ce bois où j'allais faire du vélo, cette mare dont j'aimais tant faire le tour. Sur la terre poussiéreuse gisaient des marrons, que je collectionnais avec un soin maniaque. Mais si, quittant

l'appartement familial, je tournais plus tôt, je trouvais alors un autre parc, au milieu duquel s'étendait une vaste roseraie. Enfant, je n'y allais que rarement. J'essaie de retrouver cette roseraie telle que j'avais pu la voir à cette époque, de mes yeux d'enfant, de mes yeux qui découvraient alors le monde. C'étaient surtout des détails qui revenaient, trois petites marches en brique rouge, l'odeur d'une des roses, un coin qui me paraissait menaçant parce que l'herbe y était plus haute qu'ailleurs, parce qu'il était moins bien entretenu, un papier griffonné jeté par terre. En descendant un sentier de terre mal dégagé, on atteignait les rives boueuses de la Seine. Il y avait là quelques bancs, beaucoup de feuilles mortes, et un silence qui me terrifiait. Jamais personne ne venait ici ; l'endroit paraissait interdit, comme un sanctuaire qui aurait porté malheur.

C'est plus tard que ce parc est devenu l'un de mes endroits préférés, quand j'ai commencé à fréquenter Sacha. Sa famille venait de Nanterre, je venais de Puteaux. Nous nous y promenions tous les deux, et il m'avait fait découvrir – à moi qui habitais tout à côté – des recoins que j'ignorais, des passages où l'on pouvait s'abriter, rester le soir même après que les gardiens avaient fermé les accès publics. Sous les fondations du pont, seuls face au fleuve, nous pouvions nous livrer à notre passe-temps préféré et parler toute la nuit.

Je repense à ce parc, j'essaie de le *convoquer*, pour garder ces images en moi, ces premiers tremblements ; j'y repense avec colère, et cela condamne toute tentative. Je sens bien que mes efforts sont voués à l'échec. Je n'ai que trop à l'esprit les images les plus récentes, et tout ce qui a changé depuis dans ma vie et dans celle de Sacha. Je tente en vain

d'arracher au passé ce Sacha jeune et plein de foi qui avait été mon ami et que j'avais quitté il y a bien des années et qui venait de ressurgir dans mon existence. Comme un signe.

4. *Apparition des vivants*

J'ai oublié les circonstances précises de ma rencontre avec Sacha. Qu'on me le pardonne. C'était dans le cadre universitaire, certainement : nous étions une petite meute joyeuse et décousue, un groupe lâche d'une trentaine ou d'une quarantaine de jeunes gens, tout le temps ensemble, très vaguement étudiants, trop occupés à vivre. C'est ensuite que se sont détachées les individualités de cette masse joueuse. C'était une époque où rien ne m'étonnait, où je ne me posais aucune question. J'avais renoncé à devenir riche, je crois. Et j'avais appris à vivre avec les autres.

Mais si je ne suis pas capable d'indiquer précisément quand, ni comment Sacha est entré dans ma vie, je me souviens avec exactitude de la première fois que nous avons passé du temps tous les deux, seuls. C'était dans le Quartier latin, bien sûr, en sortant d'une librairie où nous devions acheter des livres inscrits au programme. Malgré mon passage à l'internat, j'étais encore proche de l'enfant qui faisait des tours de vélo dans les bois, j'étais encore émerveillé de découvrir qu'un monde existait au-delà des roseraies bien propres et bien dessinées. Nous avons parlé devant le rayon consacré aux philosophies orientales, et les choses avaient duré et nous avons décidé de poursuivre dans un café qu'il connaissait ; nous nous étions installés au fond de la salle, à droite, l'obscurité était presque totale,

et nous avons prolongé notre échange des heures durant, en vidant force bouteilles de mauvais vin rouge, tout à fait conscients qu'il se passait quelque chose entre nous, qu'il s'agissait de bien plus qu'une simple conversation d'étudiants, que nous n'étions pas juste en train de deviser avec légèreté en écoutant Serge Reggiani pleurer Madame Nostalgie.

Lui, né dans une banlieue ouvrière, fils d'un élu communiste d'une ville rouge depuis toujours, et moi, enfant de la classe moyenne, élevé par des parents adoptifs vaguement artistes, globalement absents, nous possédions tant de choses en commun. Une enfance solitaire, à part, mal entourée, dans un monde d'adultes. Des revues en noir et blanc feuilletées le soir, des catalogues d'art mis à disposition par les parents. La capacité à parler de politique avant d'avoir atteint dix ans, de reconnaître sur photo les divers hommes politiques nationaux et étrangers. Pour des raisons peut-être différentes, chez lui comme chez moi était affichée une reproduction du portrait de Staline par Picasso qui avait fait la une des *Lettres françaises* à sa mort. Le calendrier rythmé par quelques grands événements, la Fête de l'Humanité en septembre, le défilé du 1^{er} Mai, et de temps en temps un passage au mur des Fédérés. Les piles de revues et de livres qui s'entassaient à la maison, dévorent chaque espace libre. La lecture émerveillée de *Pif et Hercule*. Le goût des aventures intellectuelles. Une passion étonnante pour les collections en tout genre. Une fascination pour les morts absurdes, aussi – quand la tragédie vire à la farce.

5. *Parenthèse. Pourquoi j'écris ce livre*

Pourquoi est-ce que je me rappelle si bien cette époque – cette parenthèse, allais-je écrire –, tous les événements, toutes mes pensées d'alors? Pourquoi, à partir d'un certain âge, tous les souvenirs ont-ils fini par devenir vivants, plus vivants même que le monde qui m'entoure? De quoi parlent ces quelques années, précédées de rien et suivies de rien? À côté de quoi sommes-nous passés, lui devenu un obèse hirsute et content de lui et moi un ermite effrayé par mon ombre?

J'ai l'impression de tout voir en double, de voir le monde à la fois tel qu'il m'apparaît et tel qu'il demeure dans mes souvenirs. N'est-ce pas ainsi que je perçois Vadim aujourd'hui? À la fois avec les yeux du jeune homme que j'étais alors (un modèle, une personnalité puissante, magnétique) et avec mes yeux d'aujourd'hui (un acteur dont je devine les ficelles)? Sa disparition donne-t-elle un sens à ce qu'il a accompli? Et qu'en est-il de Sacha et moi? Mon existence semble liquide, poreuse, les événements fuient de toute part, me traversent. Les gens, je les vois peu. Il y a mon fils Ilias, c'est vrai, il y a Maïa, c'est vrai – c'est le cocon, la petite tranchée que j'ai creusée, dans laquelle moi, qui fus un petit employé jaloux et craintif, j'ai continuellement l'impression de vivre caché, à regarder les autres, depuis cet hiver funeste où j'ai décidé de ne plus participer au monde, de ne plus voir Sacha, d'essayer de me sauver. Hormis cette tranchée, j'ai l'impression d'être écrasé entre deux vastes trous noirs, l'un au début de ma vie et l'autre au présent, deux trous noirs voraces et furieux

qui cherchent à engloutir la mémoire de ces quelques années où, je le crois, j'ai vécu. J'ai peur d'être dévoré de l'intérieur par le vide, et j'ai peur de perdre la mémoire.

6. *Insomnie – le monde du travail*

La nuit précédant l'enterrement de Vadim, c'est précisément l'idée de ce trou noir fondateur (je déteste les métaphores, et pourtant je pensais vraiment à cela, aux trous noirs qui dominent tout, au centre de toutes les galaxies, l'existence matérielle de celles-ci étant rendue possible par le vide de ceux-là) qui m'empêchait de dormir. Je crois que j'avais de la fièvre. Je transpirais abondamment et me retournais sans cesse. Toutes les deux heures, je prenais le thermomètre, plein d'espoir, me l'enfonçais sous la langue, et toutes les deux heures, il me répondait que je n'avais pas de fièvre. Tout était confus, je ne savais plus s'il fallait ajouter ou soustraire des points pour calculer ma vraie température. Je délirais un peu, je voulais prendre un taxi pour aller m'acheter un nouveau thermomètre à la pharmacie de la place de Clichy, pour poser la question à un vrai pharmacien – et pas à Maïa : qu'est-ce qu'elle aurait pu faire pour moi? –, mais les forces me manquaient et je continuais à tourner et à transpirer sans fièvre. Ilias souffrait lui aussi, dans la pièce d'à côté, et je distinguais ses petits gémissements étouffés. De rage, après m'être levé pour la énième fois, après être allé regarder par la fenêtre pour la énième fois, je donnai un grand coup de poing dans mon oreiller. Il n'y avait pas de circulation dehors naturellement, et la rue d'Auteuil était vide.

Plus la nuit avançait et plus il devenait clair que je ne pourrais pas me rendre au travail ce matin-là. Et cette pensée m'empêchait encore plus de dormir. En huit ans, je n'avais pas raté une journée. Pas une seule. J'avais déjà été malade, bien sûr, j'avais déjà été souffrant. J'avais déjà été vomir aux toilettes entre deux appels téléphoniques. J'avais déjà attendu le soir, mâchoire serrée, pour me rendre aux urgences me faire poser un plâtre après une mauvaise chute qui avait laissé ma cheville en morceaux. Il m'était arrivé de faire la sieste aux toilettes pendant ma pause déjeuner, en mettant le réveil pour ne pas m'oublier et rester tout l'après-midi à dormir et qu'on me retrouve et qu'on me punisse. Mais jamais je n'avais manqué. Jamais. Quand on m'avait fait entrer ici, on m'avait laissé comprendre que les absences ne seraient pas tolérées. Et il est vrai que du côté de mes collègues, je ne pouvais pas dire qu'il y avait beaucoup de fainéants. Tout le monde travaillait dur, sous la coupe du Caporal, comme on l'appelait.

7. *Le travail – des failles*

À la vérité, je ne fréquentais pour ainsi dire personne au travail, huit heures par jour, cinq jours sur sept, quarante-sept semaines par an. Ou disons plutôt, pour être encore plus précis, que je ne fréquentais plus personne. Ces dernières années, il n'y avait eu qu'une seule exception, que je regrettai bien vite. Cette exception se nommait Driss, un collègue marocain qui s'était retrouvé affecté au même service que moi. Je m'étais lié d'amitié avec lui, mais il n'était resté que cinq mois en tout et pour tout. Un matin, il n'avait plus été là et je n'ai aucune idée d'où il a pu partir.

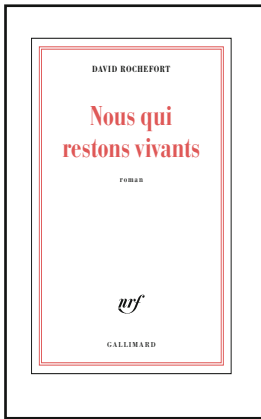
DAVID ROCHEFORT

Nous qui restons vivants

Longtemps, Sacha et moi avons été inséparables. Nous nous étions choisis pour grandir ensemble. C'était il y a quinze ans. De cette période, il ne me reste plus que quelques visages aux contours flous : mes parents adoptifs, qui s'occupaient si peu de moi ; Vadim, le père de Sacha, un colosse, un écrivain, qui croyait être l'éminence grise d'une mairie communiste ; Olga, la mère de Sacha, universitaire issue d'une famille de Russes blancs ; quelques amis, que j'avais cessé de fréquenter. J'avais cherché à enfouir ces souvenirs pour refaire ma vie, renaître ailleurs. J'habitais désormais avec Maïa et mon fils Ilias. J'avais un métier que je ne comprenais pas, effectuant des tâches dénuées de sens, sous les ordres de celui qu'on surnommait le Caporal. Je ne parlais plus à personne. En quelque sorte, j'avais réussi à m'arracher à mon passé et à faire de mes journées une surface lisse, sans événements et sans émotion.

Pourtant, ce matin-là, quand Maïa me tira de mon lit à l'aube et me chassa sans que je sache de quel crime j'étais coupable, je sus que cette journée ne serait pas comme les autres. Vadim, Olga et Sacha allaient revenir dans ma vie, de la plus étrange des façons.

David Rochefort est né à Paris en 1980. Nous qui restons vivants est son troisième roman publié par les Éditions Gallimard.



Nous qui restons vivants
David Rochefort

Cette édition électronique du livre
Nous qui restons vivants de David Rochefort
a été réalisée le 10 avril 2019
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072847554 - Numéro d'édition : 350395)
Code Sodis : U25219 - ISBN : 9782072847561.
Numéro d'édition : 350396